

## Devenir sociologue : histoires de vie et choix théoriques, J.-P. Bouilloud

Erès, Paris (2009). 422 p.

Claude Dubar

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sdt/10882>

ISSN : 1777-5701

### Éditeur

Association pour le développement de la sociologie du travail

### Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2011

Pagination : 434-436

ISSN : 0038-0296

### Référence électronique

Claude Dubar, « Devenir sociologue : histoires de vie et choix théoriques, J.-P. Bouilloud », *Sociologie du travail* [En ligne], Vol. 53 - n° 3 | Juillet-Septembre 2011, mis en ligne le 26 novembre 2018, consulté le 19 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/sdt/10882>

---

Ce document a été généré automatiquement le 19 novembre 2019.



Sociologie du travail is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 4.0 International License.

---

# Devenir sociologue : histoires de vie et choix théoriques, J.-P. Bouilloud

Erès, Paris (2009). 422 p.

Claude Dubar

---

## RÉFÉRENCE

Jean-Philippe Bouilloud, *Devenir sociologue : histoires de vie et choix théoriques*, Erès, Paris, 2009, 422 p.

- 1 Le contenu du livre correspond-il à son titre ? On peut en douter. Car il ne s'agit pas des résultats d'une enquête par questionnaire sur les manières dont les sociologues français d'une génération sont devenus ce qu'ils sont mais plutôt — conformément au sous-titre du livre — des relations entre les façons dont une trentaine d'auteurs (pas seulement sociologues) racontent leur vie et les manières dont ils présentent les « orientations théoriques » de leur œuvre. Avant d'aborder les problèmes de méthode posés par ce travail, je voudrais en souligner les mérites : l'interprétation fine des parcours concernés, l'effort de contextualisation des itinéraires racontés et l'analyse stimulante de trajectoires improbables.
- 2 L'essentiel de l'ouvrage (à partir de la page 156) consiste dans l'interprétation de 27 histoires de vie — formant un *corpus* de 840 pages — recueillies lors d'un séminaire du laboratoire sur le changement social de l'université Paris VII et réécrites, après coup, par les auteurs. L'effort pour en dégager des similitudes et des processus communs conduit l'auteur de l'ouvrage à avancer le concept de « collectifs de pensée » (p. 170) qui peuvent être soit « primaires », religieux ou politiques (marxisme ou freudo-marxisme notamment), soit « secondaires », comme les courants de pensée (structuralisme, féminisme, etc.). La thèse défendue est ainsi exprimée : « les auteurs appartiennent à des groupes qui les constituent en retour et qui conditionnent leur regard sur eux-mêmes » (p. 217). La dimension sociale de l'activité scientifique est clairement établie à partir des notions d'*ethos* de formation, de force des réseaux et de

tensions plus ou moins contradictoires entre modèles d'accomplissement (en particulier méritocratique et politique) qui se retrouvent dans beaucoup de récits. Les « auteurs » (sociologues mais aussi ethnologues, psychologues et psychosociologues) qui racontent leur parcours mettent l'accent sur l'enracinement social de celui-ci : participation à des mouvements sociaux et politiques, des groupes d'influences, des milieux qui ont forgé leur personnalité et leurs convictions.

- 3 Un point fort de l'analyse est la contextualisation des itinéraires de la grande majorité (18 sur 27) des auteurs nés avant 1934. Les expériences de la seconde guerre mondiale, de la guerre d'Algérie et de mai 1968, les souffrances subies dans la traversée des épreuves diverses de cette période donnent sens à des parcours enracinés dans des contextes d'enfance particulièrement dramatiques. Les difficultés mais aussi les facilités liées à l'entrée dans des disciplines nouvelles (la licence de sociologie date de 1956) et des institutions inédites (le Centre d'études sociologiques par exemple) sont mises en évidence dans les récits de pionniers d'une discipline encore très indécise et d'orientations de recherche encore très incertaines. La place du père dans de nombreux récits s'éclaire par ces traumatismes de l'enfance et/ou cette indécision marquant les débuts de vie active de ces intellectuels d'origine diverse : philosophie, histoire, droit, lettres etc. Le passage par une filière d'élite (École normale supérieure, agrégation, École des hautes études...) caractérise les parcours de certains « ténors » de la discipline dont le choix pour la sociologie s'établit en rupture avec les orientations les plus élitistes (vers la philosophie en particulier). Les termes de « bricolage intellectuel », de « doute critique » et de « réflexivité » manifestent les incertitudes et les orientations majoritaires des auteurs de cette génération pionnière confrontée à la nécessité d'innover et de se faire reconnaître par leurs pairs.
- 4 Un sous-ensemble de parcours attire particulièrement l'attention. C'est celui des trajectoires improbables de sociologues originaires des classes populaires. Elles ne sont guère nombreuses dans l'échantillon présenté : trois ou quatre tout au plus mènent les auteurs concernés du « bas » au « sommet » de l'échelle sociale et de prestige. Celle de Pierre Bourdieu est présentée à partir d'un exposé oral (texte dactylographié non publié car non revu par l'auteur décédé en 2002) et de son *Esquisse pour une auto-analyse* (Raison d'agir, Paris, 2004) déjà connue. Celle de Robert Castel est originale et particulièrement intéressante. Les manières dont il a vécu son passage du CAP d'ajusteur à Brest — où son destin social aurait dû en faire un ouvrier de l' Arsenal — à la classe de philosophie du lycée (cf. l'attente de sa note à la première dissertation de l'année, p. 304) puis d'enseignant de lycée à Meaux à assistant de sociologie à Lille (p. 306) sont révélatrices d'un sentiment d'exceptionnalité qui le rend sensible aux barrières de classe et aux approches en termes de désaffiliation et d'humiliation sociale. Voici un lien attesté entre « histoire de vie » et « choix théorique ». On aurait aimé en trouver davantage...
- 5 Les problèmes posés par le livre sont surtout méthodologiques. Le premier est celui de la composition de l'échantillon. Non pas le nombre limité de « cas » pris en compte dans une analyse de type qualitative (on peut raisonner sur de petits échantillons) mais sur le fait que l'ensemble de ces cas ne répond manifestement pas aux caractéristiques de « l'échantillon théorique » tel qu'il est défini par les spécialistes de l'analyse qualitative de type inductif (Glaser, Strauss, etc.). En fait, contrairement à ce qu'affirme l'auteur (p. 402), son échantillon n'est pas significatif de la sociologie française. Le fait que « plus d'un tiers des auteurs du *corpus* peuvent être considérés comme des auteurs

majeurs » (*idem*) n'est pas un argument : combien y en a-t-il, environ, parmi l'ensemble des sociologues français qui soient cités dans les manuels pris en compte ? Deux pour cent, peut-être 5 %, certainement pas plus. Les « auteurs majeurs » sont surreprésentés. Mais il y a plus grave. Le déséquilibre des générations est flagrant. Plus des deux-tiers des « auteurs » pris en compte (19 sur 27) sont nés avant 1939 (ils sont presque tous en retraite !) alors qu'ils représentent moins du quart des sociologues français des années 2000. Les seniors sont surreprésentés, à moins que le *corpus* soit réduit aux sociologues de la génération 1920–1939 (on pourrait plaider que ces 19 collègues sont significatifs des pionniers de la sociologie quoique le taux de « ténors » y reste trop élevé). Et il y a plus grave encore : 11 des 27 « auteurs » ont enseigné ou enseignent à l'université Paris VII. Le département de sociologie de cette université serait-il particulièrement typique des institutions sociologiques françaises ? Rien ne le montre, au contraire : le taux de quantitativistes issu de ce département est particulièrement faible sinon nul dans l'échantillon. Ce n'est heureusement pas le cas dans l'ensemble de la sociologie française (on pourrait plaider que les pionniers nés avant 1939 étaient plutôt de purs théoriciens mais ceux de l'université Paris VII pris en compte en sont-ils typiques ?). Bref, il me semble peu probable de pouvoir persuader quelque connaisseur de la sociologie française que l'échantillon pris en compte est typique ou « significatif » de la communauté sociologique prise dans son ensemble. Peut-être de la fraction des collègues nés avant 1939... mais il reste à l'argumenter.

- 6 Le second problème est celui du mode de traitement du corpus. D'abord le lecteur aimerait avoir au moins des extraits en annexe voire quelques textes complets parmi les plus éclairants. Ensuite, il lui manque cruellement un index lui permettant de relier les citations d'un même auteur.
- 7 Il ne s'agit pas en effet d'une analyse de récit ou de discours mais d'une analyse de contenu de type thématique, avec tous ses inconvénients : agrégation de textes très différents, choix des thèmes, découpage arbitraire, commentaires frisant la paraphrase, etc. Certes le logiciel ALCESTE permet d'objectiver les co-occurrences de mots mais il ne donne pas accès aux schèmes discursifs sous-jacents à chaque texte. Or ce sont ceux-ci qui doivent permettre de relier les motifs biographiques des « choix » de la discipline avec les « orientations théoriques » des œuvres produites. Enfin, il est dommage qu'aucun tableau ne permette d'objectiver les grandes étapes de la carrière des auteurs pris en compte : durée passée dans chaque statut, mobilité géographique ou disciplinaire, type d'établissement, etc. Certes le projet n'était pas celui-là, mais la question des inégalités de parcours aurait mérité quelque développement. Ne serait-ce que pour valider le fait qu'il ne s'agisse pas seulement, dans ce livre, des seuls parcours de réussite professionnelle.

---

## AUTEURS

### **CLAUDE DUBAR**

Laboratoire Printemps, université Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines, 47, boulevard Vauban,  
78047 Guyancourt cedex, France  
claude.dubar[at]voila.fr